

AU PAYS DE L'OURS NOIR

CHEZ LES SAUVAGES

DE
LA COLOMBIE BRITANNIQUE

RÉCITS D'UN MISSIONNAIRE

PAR
Le R. P. MORICE
MISSIONNAIRE OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

*Ouvrage enrichi d'une carte, de 5 photogravures et de 26 gravures
par l'auteur.*

*In omnem terram exivit sonus eorum.
Ps. XVIII.*



DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS

83, Rue de Rennes, 83

LYON

3, Avenue de l'Archevêché, 3

CHEZ L'AUTEUR

PONTMAIN, par LANDIVY (MAYENNE)

1897

37439

met de laquelle nous étions sûrs de ne pas être suivis par nos sanguinaires ennemis.

Nous avons à peine franchi quelques milles que deux de mes compagnons qui nous précèdent d'une centaine de pas, poussent un cri de surprise et s'abattent sur les roches qui, à cet endroit, bordent le sentier. Vite un bâton est introduit dans une cavité entre les pierres où s'est réfugiée une marmotte de la petite espèce appelée siffleux par les Canadiens (*Arctomys monax*, Linn.) et presto ! le rongeur se précipite au dehors où une volée de pierres l'accueille et lui fait bientôt mordre la poussière.

Notre dîner était trouvé.

Mais que signifie, pensez-vous, ce brouillard épais dans lequel nous entrons subitement et qui ne veut pas se dissiper bien que le soleil soit presque au milieu de sa course ? Vos compagnons auxquels vous faites part de votre étonnement sourient en vous répondant :

— C'est le matin que le brouillard couvre la terre et il se lève presque toujours avant midi. Ici c'est le contraire : nous sommes dans les nuages !

Dans les nuages donc nous prenons notre dîner, puis nous nous mettons à dégringoler le long du versant oriental du col qui est beaucoup plus abrupt que le côté opposé. Quand je me crois arrivé à la base de la montagne, je remonte à cheval malgré les protestations de mes compagnons qui m'assurent que nous en sommes encore loin. Il paraît qu'ils ont raison, puisque la pente continue à être d'une raideur peu confortable pour ma monture qui la descend chargée de mon humble personne. Aussi, peu s'en faut que je ne paie cher ma précipitation.

Un arbre était tombé juste en travers du sentier et le tronc en était à une certaine distance de terre. Eperonné sans pitié, mon cheval s'élance par-dessus l'obstacle, et me voilà comme suspendu à son côté dans l'impossibilité de faire un mouvement sans l'épouvanter de mes éperons.

trop lâche pour payer de sa personne une faute dont il connaissait la gravité aux yeux des blancs, eut peur d'être dénoncé par mes compagnons et il dut s'en retourner sans avoir fait usage de son fusil.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il finit par se soumettre. Il apprit le catéchisme et, après la préparation voulue, il fut baptisé, puis marié avec la personne qu'il avait enfin quittée volontairement. Il est en ce moment un excellent chrétien.

VII

Un autre défaut de nos sauvages qui n'a pas encore été complètement déraciné est leur peu de respect pour les vieillards et leur manque d'égards pour les malheureux. La femme, le vieillard et l'orphelin, voilà trois classes d'êtres réellement à plaindre chez les peuples soi-disant primitifs. Sans doute, leur condition s'est considérablement améliorée chez nos indigènes. Il n'en est pas moins vrai que, sous ce rapport, nombre de nos chrétiens ont encore des progrès à faire.

L'hiver dernier, en me rendant comme d'habitude chez les Babines, je campai à Thatché, sur le lac Stuart. Là, gisait sur un misérable grabat recouvert de quelques lambeaux de peaux de marmotte, une vieille femme du nom de Pauline. Comme elle était bien malade, elle me manda pour l'aller confesser et voulut auparavant me confier ses peines. Ce fut toute une série de récriminations à l'endroit de ses enfants qui, disait-elle, n'avaient aucun soin d'elle et la laissaient mourir de faim. Je la consolai de mon mieux et la confessai.

Trois semaines après, j'étais de retour au même village et me berçais déjà de l'espoir de passer quelques bons moments avec ces braves gens toujours si heureux de revoir le prêtre, lorsqu'on m'aborde, sans grandes démonstrations de joie, et on me dit :

bruyère à fleurs roses, le long desquels court une brise glaciale. Oh ! la bonne brise ! Comme elle est bienvenue du voyageur dont le front ruisselle de sueur !

De distance en distance, les marmottes nous saluent au passage de leurs sifflements stridents. Si elles n'étaient pas si loin et si nous n'étions pas si pressés, comme nous leur ferions vite faire connaissance avec nos fusils !

Or voilà que Duncan s'arrête soudain, et, nous barrant le passage de la main :

— Arrêtez, n'avancez pas ! nous dit-il.

Il épaula sa carabine, la détonation retentit et le voilà qui court chercher sa marmotte que nous autres, moins clairvoyants que lui, ne pouvons discerner.

A moitié chemin il s'arrête tout penaud. Miséricorde ! Il a tiré sur une feuille de berce desséchée.....

Vers le soir, nous contournons un peu la montagne qui, au point où nous la traversons, a plus de 6000 pieds d'altitude, et nous descendons graduellement.

Je commence à tirer la jambe et voudrais bien camper. Mais où trouver le bois pour le feu du bivouac ? Le chef qui nous sert de guide, nous montre à une assez grande distance un bouquet d'arbrisseaux qui ressemblent à des genévriers. Ce sont des sapins des montagnes, arbustes chétifs et rabougris, près desquels nous dressons notre tente.

27 juillet. — Ce matin, nous avons continué, sur le versant nord, notre descente de la montagne.

Après avoir pataugé dans des marais couverts d'herbe fine et clairsemée tout empreignés des pistes du terrible ours gris, nous sommes arrivés vers onze heures, à la « Grande Chaudière », espèce de puits naturel creusé dans le roc avec la régularité d'un objet tourné au tour. Il peut avoir six pieds de diamètre, et ses bords sont garnis d'un talus de presque deux mètres de hauteur. De ce curieux trou se dégagent des gaz si léthifères que tout animal qui

Dimanche, 28 juillet. — Respectons le repos dominical, et passons la journée à prier, à chanter, à jaser et à nous étirer les jambes. Entre temps, un loup vient nous rendre une visite par trop courte, puisque nous n'avons même pas le temps d'essayer de le retenir.

29 juillet. — Gelée blanche ce matin. Les marmottes abondent à quelques mètres de notre campement. C'est pourquoi Duncan et Thomas nous ont quittés au point du jour pour leur donner la chasse jusqu'à ce que nous les rejoignons.

Suivons toujours la vallée de l'Ominékah. Vers onze heures le terrain se relève un peu, les montagnes se rapprochent, de petits pins gommeux succèdent aux clairières et aux saules.

Il est près de midi quand nous trouvons les charges de nos deux chasseurs avec une marmotte qu'ils ont abattue. Pendant que nous l'apprêtons pour notre dîner, Thomas et Duncan arrivent avec une autre. Ils ont vu un pécan (*Mustela Pennanti*, Erxl.) et manqué plusieurs marmottes.

Après midi, Duncan, le fameux chasseur qui ne manque jamais le gibier par sa faute, tire cinq coups de carabine sur une marmotte sans la tuer. Nous sommes réellement au pays des marmottes ; à chaque instant nous les entendons saluer notre passage, mais généralement leurs salutations contiennent une pointe d'ironie, puisque l'animal a toujours soin de se tenir à une distance respectueuse de nos fusils.

Vers le soir, nous nous éloignons un peu de l'Ominékah qui se fraye un passage au sud-est entre de hautes montagnes.

Le chemin — je veux dire le sol que nous foulons aux pieds, car il n'y a pas ombre de sentier — devient exécrable. Ce ne sont que troncs d'arbres tombés les uns sur les autres. Il nous faut, ou bien les enjamber, ou sauter de

nous aurions dû nous barbouiller la figure de charbon, ce qui, paraît-il, aurait dissimulé notre présence aux montagnes. C'est, m'assurent-ils, ce qui se pratiquait toujours autrefois.

Vers le soir, pendant que Duncan et Thomas vont faire un tour de chasse, nous dressons notre tente au sommet du col, solitude des plus pittoresques. A nos pieds, un petit lac parsemé d'îlots ; en haut, tout près de nous et de quelque côté que se portent nos regards, de hautes montagnes de forme pyramidale aux flancs bariolés de neige perpétuelle. N'étaient certaines passes entre ces agglomérations montagneuses que notre esprit devine plutôt que nos yeux ne perçoivent, on se dirait au fond d'un immense entonnoir aux bords échancrés.

Quelque temps avant le souper, nos deux chasseurs reviennent avec une marmotte et deux gelinottes. Duncan a tué une autre marmotte qui a pu se traîner dans son trou pour y crever.

Nous n'avons guère fait que 13 milles aujourd'hui (1).

31 juillet. — Tout le monde est si fatigué et les environs nous ont paru si propices, que j'ai donné jusqu'à midi pour chasser. Duncan, Thomas et Robert sont partis de grand matin et Robert revient pendant mon sommeil avec deux gelinottes qu'il a tuées. Il est transi de froid et nous assure que les marmottes, plus frileuses que lui, ne sont pas encore sorties de leur trou.

En attendant le retour de ses deux compagnons, je me mets à contempler la sauvage beauté de notre pays d'Amérique. C'est vraiment un océan de montagnes que cette région où nous avons porté nos pas incertains. Et quelles montagnes ! Forteresses aux remparts crénelés, cathédra-

(1) Dans toutes les évaluations de distances parcourues contenues dans ce journal de voyage, je me suis constamment appliqué à rester plutôt en dessous qu'en dessus de la vérité.

les gothiques ou byzantines avec vigoureux contre-forts, scies colossales qui fendent les nues, gigantesques pyramides qui ont peut-être l'âge de ces étoiles vers lesquelles elles portent leurs blancs sommets, immenses cônes arrondis recouverts de neiges perpétuelles qui, aux reflets du soleil, scintillent comme un ballon saupoudré de poussière de diamant, nos montagnes revêtent toutes ces formes, se parent de tous ces atours.

Mais voilà que Duncan et Thomas reviennent de la chasse avec une marmotte. Thomas en a tiré une autre qui s'est glissée dans son trou avant qu'il ait pu la saisir. Tous les deux ont manqué se geler, disent-ils.

De nouveau en route, nous descendons le col, puis voyageons toute la journée dans une espèce de bas-fond pierreux d'un mille de large bordé de montagnes qui suent une eau froide comme la neige qui l'a produite. Toutes les roches sont maintenant d'un magnifique granit blanc qui serait aussi apprécié en Europe qu'il est inutile ici.

En contournant une pointe de montagne pour entrer dans une autre vallée arrosée par une rivière aux eaux si limpides qu'on n'en soupçonne pas la profondeur — le sable de son lit paraissant presque à la surface — et que je nomme rivière Duncan, les marmottes attirent plus que jamais notre attention. Thomas en tue une, et de la seconde il ne rapporte que quelques boyaux que sa balle lui a fait sortir du ventre, ce qui ne l'a pas empêchée de regagner son trou. Rien n'a la vie dure comme une marmotte. Le chef lui-même en abat une avec ses deux petits.

Toutes ces captures réjouissent le cœur de mes sauvages et leur joie se traduit par l'ardeur avec laquelle ils continuent leur chemin, sautant de roche en roche avec leur charge. Il est presque impossible de mettre le pied ailleurs que sur une pierre.

Par extraordinaire nous tombons sur un sentier de chasse qui nous permet d'aller bon pas. Puis nous tournons à l'est, toujours entre deux montagnes.

de montagne. Peu après Thomas nous rejoint avec deux autres marmottes. Or, nous sommes au vendredi : quelle pénitence pour mes sauvages !

La brise qui court le long du ravin nous permet de mettre le feu aux rares arbustes conifères éparpillés sur les flancs de la montagne, pour prévenir de notre prochaine arrivée les gens du Fort-Graham. La fumée qui s'en dégage est un signal toujours compris des chasseurs sékanais.

A cinq ou six cents mètres du sommet une marmotte se laisse abattre d'un coup de carabine par Duncan qui ne peut se lasser de vanter son adresse.

D'un point élevé nous contemplons une montagne qui se dresse à l'horizon à au moins deux jours de marche.

— C'est là que désormais nous devons tendre, me dit le chef.

Et, de fait, cette montagne devient notre seul point de repère, car même les marques ordinaires aux arbres ont disparu.

Nous quittons le ravin pour une petite vallée verdoyante. Nombreuses pistes d'ours gris, d'orignaux et de cariboux.

Après mainte allée et venue et plus d'une bousculade parmi les troncs d'arbres qui jonchent le sol, parfois à une assez grande hauteur, nous tombons sur un fort cours d'eau sur lequel nous devons, paraît-il, nous embarquer. Or, comme nous n'avons point de canot, force nous sera de nous servir de radeau. C'est ce qui me porte à l'appeler la rivière au Radeau.

Il n'est que cinq heures du soir, et, tandis que les uns s'occupent au campement, les autres abattent les pieds de sapins secs dont se composera notre embarcation.

Distance parcourue : pas beaucoup plus de 12 milles.

III

3 août. — De grand matin, mes compagnons préparent